



Le Picotín

Association des Familles Cantin
d'Amérique du Nord inc.

Automne 1993

ISSN QUEBEC D9250634 - OTTAWA 1192-022X

Volume 2 Numéro 3

SOUVENIRS DE JOSEPH CANTIN (1840-1931)

par Mme Lucie Roy Alain (#124)

Je me propose d'écrire, un jour, l'histoire des ascendants des familles Cantin et Alain (Maria et Mendoza). S'il y a parmi les lecteurs des personnes qui peuvent m'aider à reconstituer cette histoire, je leur serai reconnaissante. Elles peuvent m'écrire un mot ou enregistrer ces renseignements sur cassette.

Je serais aussi bien heureuse, si par hasard, quelqu'un avait des documents ou autres renseignements prouvant l'origine de Joseph wanness et de Josette Naté, parents de Joseph, marié à Sainte-Catherine, le 9 février 1841, avec Julie Alain.

Comme j'ai eu la chance de lire le récit suivant, je vous l'envoie pour en faire profiter vos lecteurs. Cette histoire est riche de renseignements. On y voit le courage, la foi et l'humour de Joseph. Sauf pour la ponctuation, je vous envoie le texte original pour garder sa valeur historique.

SOUVENIRS DE L'ACCIDENT DE JOSEPH CANTIN RECUEILLIS PAR UNE INSTITUTRICE LE 2 NOVEMBRE 1889

Lors de cet accident, probablement au début d'octobre 1889, Joseph fut amputé d'un bras par un moulin à battre le grain. Pour bien se situer, Joseph Cantin est le fils d'Augustin Cantin et de Catherine Meunier. Ses frères et soeurs sont: Augustin, Onésime, Théophile, Narcisse, Catherine et Athanase. Il se marie à Saint-Augustin, le 21 juillet 1868 avec Julie Côté. Ils auraient eu au moins dix enfants. Ce sont: Eudore, Elzire, Joseph, Cécilia, Hénédine, Céлина, Ernestine, Irené, Ernest et Virginie (à vérifier dans le dictionnaire Cantin).

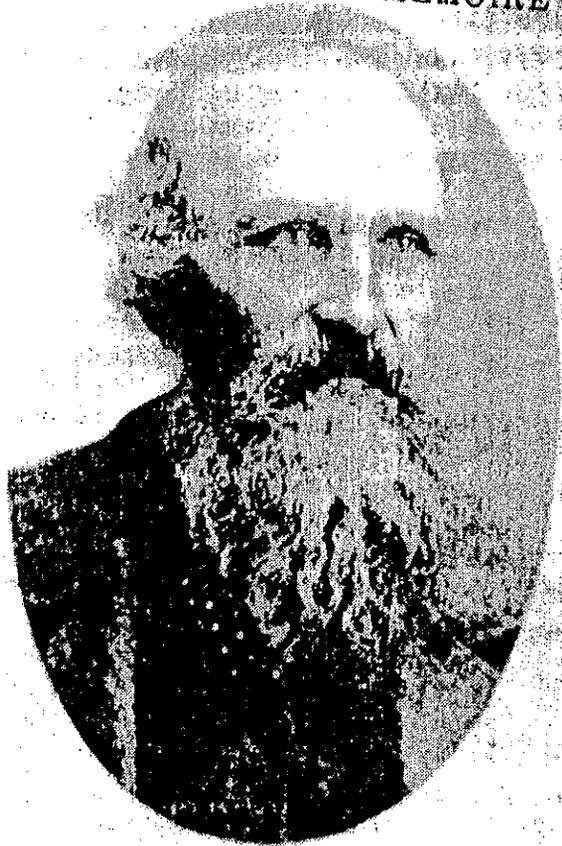
"S'il est dans la vie certaines époques ou on aime à se rappeler des souvenirs, à cause des joies que nous avons goûtées dans ces heureux jours, il en est aussi qui, malgré les tristes souvenirs qu'elles éveillent dans nos âmes, ne sont pas moins dignes de remarques et ne sont pas moins gravées dans notre coeur en caractères ineffables.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce qui s'est passé depuis un mois. Je jouissais depuis longtemps d'une santé florissante et j'espérais en jouir encore bien des années d'un bon don si précieux, lorsqu'il a plu à Dieu d'en disposer autrement.

Depuis plusieurs années, tous les automnes, je m'occupais à battre au moulin et aucun accident ne m'étais encore arrivé; mais un jour, étant chez Monsieur Antony Mayer, j'eus comme un pressentiment du malheur qui m'attendait. Après dîner, je ressentis une telle fatigue que je fus tenté de me coucher; mais espérant que cela se passerait à l'ouvrage, je m'y rendis tout de suite. Jusqu'à trois heures tout alla bien. J'étais occupé aux boîtes et étant sur une pèche, je regardais tomber la paille de dessous le sillon lorsqu'il me vint à la pensée qu'en bouchant ce trou-là l'on s'exenterait la peine de ramasser la paille qu'y tombait. Sans aucune crainte, je m'allongé le bras pour ôter quelques brins de paille pris au sillon; quant tout à coup le moulin arrêta. Ce ne fut qu'après avoir aperçu le sans que je vis que c'était mon bras qui avait arrêté le moulin. Cela se fit si promptement que je n'ai senti aucune douleur sur le coup.

Un des hommes qui travaillait près de moi voulut m'amener à la maison mais il était tellement transporté que bien loin de m'aider il ne faisait que me nuire. Je lui dis alors que je n'avais pas besoin de lui et ne me suis rendu seul à la maison sans aucune difficulté. En arrivant, je m'assis près d'une table. J'ai ensuite demandé à boire car je me sentais affaiblir ce qui n'était pas étonnant. On m'a dit après, que j'avais perdu au moins un sceau de sang. Quelques minutes après je suis allé me coucher seul dans le lit que j'avais occupé la nuit précédente.

A LA REGRETTEE MEMOIRE D



Il n'y avait qu'une dizaine de minutes que j'avais été victime de ce triste accident et déjà une foule de personnes entouraient mon lit et elle paraissaient très affligées de mon sort. On m'a demandé quel docteur je désirais avoir? Je leur ai répondu que c'était le docteur Waters. Comme ce dernier ne pouvait pas venir assez vite on a télégraphié à Québec pour avoir le docteur Lemieux. Celui-ci, en arrivant près de mon lit me dit: "Bonsoir Monsieur Cantin!" "Mais, j'ai demandé le docteur Waters" lui répondis-je un peu étonné. Ces paroles ont paru le surprendre mais aussitôt je lui ai dit de travailler que ce serait aussi bon.

Au même instant, le docteur Hébert est arrivé. Ils étaient maintenant trois docteurs sans qu'aucun eût les outils nécessaires pour ce qu'ils avaient à faire. Je n'ai senti de douleur qu'au moment où on m'a coupé les nerfs. Ils étaient bien surpris de voir, au battement du pouls que j'étais si fort.

(A SUIVRE!)

SOUVENIRS DE JOSEPH CANTIN
(1840-1931)

2 ième partie

Un docteur m'a dit de tâcher de dormir un peu afin de pouvoir être reposer pour prendre le train du matin pour descendre avec lui à Québec. Je lui ai répondu: "Ce ne sera pas trop aisé de dormir". J'ai remarqué à ce moment-là que Pierre Julien, Gaudias Michel Trudel et Augustin arrivaient. J'ai demandé deux ou trois fois où était Ernest? Ils m'ont répondu qu'il était dans la cuisine et ils l'ont fait venir. Je lui ai dit: "Pauvre Ernest! As-tu soigner les chevaux? "Oui" me répondit-il. Alors, je lui ai dit d'aller s'asseoir avec les autres. J'ai demandé qu'on me mette les pieds dans l'eau chaude à cause que je sentais du froid, ce qu'ils ont fait. Comme cela ne suffisait pas, ils ont fait chauffer des briques afin de pouvoir me réchauffer les pieds.

Après cela comme je souffrais beaucoup, j'ai appelé Augustin et lui ai demandé de prier la bonne Sainte-Anne pour moi; quand à moi je n'en avait pas la force. Je lui ai dit à plusieurs reprises: "couches-toi donc un peu afin de pouvoir me reconduire demain à la station." Après avoir dit cela, je me suis assoupi et ils ont retardé de quelques minutes le départ pour me laisser me reposer.

Quant le moment du départ est venu, ils m'ont embarqué dans un express dans lequel ils avaient préparé un lit. Je n'ai ressenti aucune vive douleur en me rendant à la station bien que les chemins étaient mauvais.

En arrivant, quelques amis sont venus à ma rencontre ainsi que mon épouse. A Joseph et Hénédine, dont le regard m'a percé en les voyant, je n'ai pu dire que ces seuls mots: "Pauvre Joseph!" Je n'ai pu achever ce que je voulais ajouter: "Il faut que tu me remplaces maintenant." Je me suis levé seul dans la voiture et j'ai aussi embarqué seul dans les chars, sans trop de difficultés. Il y avait avec moi, mon épouse, Pierre Julien et les docteurs.

Les chars ne m'ont pas trop fatigué en me rendant à Québec. Comme nous passions à la station de Landergin, j'ai dit à mon épouse: "Je m'attendais de venir battre jusqu'ici; c'est le bon Dieu qui m'a permis cela j'étais trop ambitieux, ce sont mes enfants qui vont en souffrir, j'en aurai moins à leur donner."

Rendu au Palais, j'ai descendu des chars comme j'y étais monté, sans l'aide de personne. Le docteur nous a fait monter dans une voiture pour nous conduire à l'Hôtel-Dieu. Y étant arrivé, on m'a désigné une chaise pour m'asseoir et aussitôt ils se sont empressés de me préparer un lit qui était le numéro 5.

Je ne m'étais encore jamais vu dans une si triste position. Mon épouse était assise près de moi et elle fondit en larmes. Je m'aperçus bien par la tristesse peinte sur sa figure qu'elle était plus souffrante que moi. Les bonnes soeurs se pressaient autour de mon lit pour m'encourager à supporter une si cruelle épreuve. J'ai remarqué la Supérieure Mère Saint-Bonaventure qui avait l'air bien sévère ce qui est trompeur car elle était aussi bonne que son air paraissait sévère.

Il en est venu plusieurs autres, dont les noms me sont inconnus, mais aucune ne s'est retirée sans m'avoir adressé quelques paroles de consolation et sans me promettre de prier le Bon Dieu pour moi. Elles m'ont aussi prodigué tous les

soins possibles. Plusieurs fois dans la journée, elles m'apportaient du bouillon ou de la soupe. Elle me sollicitaient toujours pour me forcer à manger, j'ai toujours pris quelques choses.

Dans l'après-midi, quand le temps de la séparation est venu il en coûtait beaucoup à mon épouse de me laisser. Je lui ai conseillé de s'en aller en lui disant: "Ne sois pas en peine de moi, je suis bien ici." Alors, elle m'a embrassé et elle est partie le coeur bien gros.

Après deux ou trois semaines, elle est revenue avec Pierre Julien qui venait voir dans quel état j'étais. Je dois dire en passant qu'il a été à peu près mon meilleur ami durant mon séjour à l'Hôtel-Dieu, car toutes les semaines et même deux fois par semaine il est venu me visiter et m'encourager. Je n'oublierai jamais le grand nombre de visiteurs qui sont venus me voir à l'Hôtel-Dieu. L'heure étant avancée il me dit: "Je pense pouvoir revenir demain." Il est reparti accompagné de mon épouse qui me dit en partant: "Sois tranquille, reste le temps qu'il faut pour que tu sois complètement guéri." Je lui ai recommandé de faire prier la bonne Sainte-Anne pour moi par les petits enfants. En achevant ces mots, ils m'ont laissé. Il est facile de comprendre dans quelle triste situation je me trouvais alors de me voir ainsi étendu sur un lit de douleur, un bras fracturé et au milieu de parfaits étrangers.

Pendant la nuit, il y avait toujours quelques bonnes soeurs qui se tenaient près de mon lit et qui me présentaient à toutes les heures du bouillon, du lait ou du gruau. Avant mon hospitalisation, je me figurais qu'il était bien pénible d'aller à l'Hôtel-Dieu. Il me semblait que cette maison était comme un lieu d'exil. Maintenant je sais tout le contraire; car il n'y a pas dans aucune famille une mère qui puisse donner de meilleurs soins que nous recevons à l'Hôtel-Dieu.

Tous les matins, à cinq heures, les religieuses sonnent les cloches afin de réveiller les malades qui peuvent assister à la messe. Vers six heures et demi, une bonne soeur vient faire la prière du matin tandis que la Supérieure donne l'eau bénite comme fait le prêtre. Après la messe, on nous sert le déjeuner, après quoi on fait le ménage. Ensuite la soeur Saint-Ferdinand nous fait la lecture de la vie du Saint du jour. Elle finit par une lecture à la Sainte Vierge suivit d'un exemple. Après la lecture, les gardes-malades donnent les pipes aux fumeurs. Vers neuf heures on nous apporte une assiette de soupe. Ensuite les docteurs viennent visiter les malades. Tous les deux jours, nous sommes visités par une vingtaine de Clercs docteurs, à la tête, se trouve le docteur Lemieux.

Il y a une chambre destinée aux opérations. Au milieu se trouve un espère de lit où on place le malade pour être examiné. Il y a tous les outils pour débiter une personne et pour la soigner. Le pauvre patient est étendu sur ce petit lit entouré d'une vingtaine de Clercs docteurs et les premiers docteurs font l'opération du patient.

L'heure du dîner venue, les soeurs sortent de la communauté et se rendent près d'une grande table et là elles se couvrent de leur voile et récitent les Proverbes. Ensuite elles nous servent le dîner. Vers deux heures, on nous passe une tasse de bouillon ou du gruau. A cinq heures, on nous sert le souper, après quoi

les malades qui marchent se divertissent, jouent aux cartes ou à d'autres jeux pour se distraire.
Huit heures sonnées, on se prépare à se coucher

3e re

SOUVENIRS DE JOSEPH CANTIN. (1840-1931)

3 ième partie.

La première nuit que j'ai passée à l'Hôtel-Dieu, je n'ai pas beaucoup dormi; j'étais souvent en fièvres chaudes. Je me figurais avoir des patates à faire bouillir dans des fournaies. Dans la journée, j'avais pensé que je ne pourrais pas faire mes marchés, que j'avais des moutons à tuer et étant endormi, je suis descendu de mon lit me figurant que j'étais sur la table où il me fallait tuer mes moutons. Là, je me suis éveillé et je me suis couché de nouveau dans mon lit. Quant aux autres nuits, je les ai passées assez bien malgré que je n'ai jamais bien dormi.

Le docteur me demandait souvent: " Avez-vous bien dormi? ". Je lui répondais: " Ce n'est pas mon métier de dormir ". J'ai passé une dizaine de jours dans des cataplasmes de graines de lin pour faire tomber les morceaux de chair qui avaient été brisés par le moulin. Souvent j'ai entendu les docteurs dire: " Il s'en sauvera parce qu'il est si fort et si courageux." Il y en avait d'autres qui disaient: " Celui-là, il a des poils aux pattes." Il faut dire que pendant quelques temps ils ont été un peu en peine de moi.

Quand quinze jours se sont écoulés ce qui était à peu près le temps que je pensais être à l'Hôtel-Dieu, j'ai dit à Monsieur Pichette: " Le docteur va-t-il venir aujourd'hui? " Il me répondit: " Non, il est allé à Montréal." Le lendemain matin, le docteur me demanda: " Comment êtes-vous aujourd'hui? ". Je lui répondis: " Pas trop de bonne humeur, j'avais loué ici pour quinze jours et les quinze jours étaient expirés vous ne vous êtes même pas montré devant moi. J'ai été obligé de louer pour huit jours et si au bout de ce temps vous ne vous montrez pas, vous en subirez les conséquences." Le docteur s'en est allé en souriant. Quelques uns se plaignaient qu'il leur répondait un peu durement; pour moi je n'ai pas à me plaindre car il a toujours été de bonne humeur avec moi et il m'a jamais dit un mot qui put me causer quelque déplaisir.

Je dois vous dire que j'ai toujours eu auprès de moi une foule d'amis. Toute la communauté en était étonnée. Tout le temps que j'ai passé là, il ne s'est pas passé une journée que je n'ai eu le plaisir de causer quelques instants avec un ami.

Le troisième dimanche, je commençai à me lever et, depuis quelques jours il y avait un malade de Québec qui venait me parler à mon lit. Il me dit qu'il avait attrapé une fausse pleurésie en travaillant dans une cave et on l'avait transporté à l'Hôtel-Dieu. Un jour, il est venu s'asseoir près de moi et me demanda d'où j'étais. Je lui ai dit: " Je viens de Sainte-Catherine, à huit lieues au nord de Québec." " De quelle profession êtes-vous? ". " Je suis cultivateur " lui ai-je répondu. "Vous devez avoir d'autres professions que cela, car ici tout le monde vous demande. Si nous avons dix visiteurs, il y en a cinq pour vous." " Oui, j'ai une autre profession, je suis bavard, je dis sans gêne ce que je pense et tout le monde aime causer avec moi." Je n'oublierai jamais ceux qui sont venus me voir à l'hôpital, particulièrement Pierre Julien et le maire de la paroisse qui est parti de Sainte-Catherine uniquement pour me rendre visite.

Un jour, Soeur Saint-Ferdinand me dit: " Vous avez les jambes bien longues, vous avez toujours les pieds en dehors du lit." Je lui ai répondu: " Ce n'est pas de ma faute, pour faire ce lit ils ont pris les mesures sur Notre Seigneur et moi je suis plus grand que lui." Elle avait toujours le sourire sur les lèvres lorsqu'elle arrivait près de moi et je l'appelais le miroir du jour. Je lui disais: " Il va faire beau aujourd'hui, vous avez l'air de bonne humeur." Une fois elle arrive près de mon lit et je regardais les grandes cheminées de la maison voisine et je pensais à ma famille. Je lui dis: " Si j'étais petit oiseau je m'envolerais sur ces grandes cheminées. Ah! je me trompe, je me tordrais le cou, j'ai une aile de casser." Une autre fois elle m'avait apporté un bol de bouillon. J'achevais de prendre le bouillon quand elle est revenue le chercher. Je lui ai dit: " J'ai été obligé d'emprunter la langue à Baptiste pour m'aider à le lécher." Ce Baptiste, un brave vieillard de fort bon appétit, ne faisait que dormir. Souvent on le réveillait pour le faire manger.

Je reviens maintenant à Soeur Bonaventure qui annonçait une humeur stricte et qui pourtant était loin de l'être. Un jour étant assis dans ma chaise, elle passe me donner du pain. Comme le chemin était étroit, je lui ai dit que j'allais me ranger un peu pour lui faire un passage. " Ne vous dérangez-pas, mon "bossel*" n'est pas bien gros, j'ai de la place à passer." Elle ajoute: " C'est en haut qu'on voit de beaux "bossels". Les créatures arrivent avec de gros paquets de torchons et il nous faut démancher tout cela pour les mettre dans leur lit."

Une des premières nuits, on m'avait donné à boire dans un magnifique petit gobelet en pierre ayant la forme d'un petit oiseau. La Soeur m'avait bien recommandé de prendre garde afin de ne pas le casser. Après en avoir bu le contenu je le dépose sur le coin de la table. Dans le cours de la nuit, en voulant prendre un peu de vin, j'ai jeté le gobelet à terre et il s'est cassé en mille miettes. Quelques minutes plus tard, deux bonnes Soeurs passaient pour me donner quelque chose. Je leur ai dit ce qui m'était arrivé et elles m'ont répondu: " Ce n'est rien nous allons le ramasser." Le lendemain, lorsque Soeur Saint-André est venue me porter à manger, elle me dit: " Vous avez cassé mon petit gobelet, c'est de valeur, il me coûtait une piastre." Je lui ai répondu: " Mon bras me coûtait plus que cela et cependant je l'ai cassé."

Après avoir passé quatre semaines à l'hôpital, j'ai dit au docteur Lemieux: " Je suis passablement bien, je voudrais bien aller dans ma famille. Je suis parti si promptement que j'aurais beaucoup de choses à leur dire." " Vous pouvez y aller, je vais parler aux Soeurs pour qu'elles vous donnent les remèdes. Vous pourrez rester jusqu'à vendredi." A ce moment-là, je me suis habillé et je me suis rendu chez Monsieur Duquet sur la grande rue afin de voir Victor Cantin, mon cousin, pour lui dire que je partais le lendemain. Le jour suivant, une fois les offices terminés, je suis allé chez Monsieur Duchesnay. A mon retour, sur la rue Saint-Jean, je rencontrai Pierre Julien, avec Elzire et Célérine qui étaient venues me voir. Je suis descendu avec mes deux petites filles, nous sommes arrivés à l'heure du dîner. Après le dîner, j'ai conduit mes deux petites filles dans les appartements de la communauté. C'était agréable pour elles, principalement à la chapelle de Sainte-Anne qui se trouvait dans une salle. Cette belle chapelle qui était ornée d'une magnifique statue de Sainte-Anne, grande comme un enfant de cinq ans. En dessous il y avait un tableau de Notre Seigneur avec sa couronne d'épines, les pieds et les mains percés. Ce tableau est si frappant que nous ne pouvons nous lasser de l'admirer.

De là nous sommes descendus pour préparer mes effets.* Ensuite nous sommes revenus à la chapelle et là, nous avons récité une courte prière. Après avoir donné la main à presque tous les malades de la salle, je me suis rendu aux chars avec mes deux petites filles pour monter à Sainte-Catherine.

Pendant le trajet je n'ai pas trouvé le temps long car je me suis bien amusé avec Pierre Julien qui était assis près de moi. Arrivé à Sainte-Catherine, il me dit: " Ma voiture doit être ici, vous allez embarquer avec moi ainsi que vos deux filles même s'il y a beaucoup d'effets. " Rendu chez lui, il débarqua ses effets et dit à Gaudias Goulet: " Vous allez le rendre chez lui." Je me disais en moi-même: " Quelle surprise pour mes gens de me voir arriver car je leur avais écrit la veille que je ne savais pas quand je pourrais monter." En arrivant à la porte, je leur ai demandé si je pouvais avoir à loger, puis je suis entré. Il me serait impossible de décrire les sentiments que j'ai éprouvés en revoyant ma famille qui paraissait très affligée de me voir revenir avec un seul bras. Après les avoir embrassés en pleurant, nous nous sommes mis à causer tous ensemble. Quelqu'un dit à Ernest: " Va donc le dire à ton oncle Augustin." Peu de temps après ils sont arrivés pour me voir et après la veillée qui a été longue, je me suis couché et je me suis reposé.

Le lendemain, fête de la Toussaint, je me suis promené autour de la maison, je me suis même rendu à l'étable sans me fatiguer. Toute la famille est allée à l'église car c'était la première messe qui se disait dans l'église neuve. Quant à moi, j'ai gardé avec Hénédine, son petit bébé et les trois plus jeunes de ma famille. Pendant la messe je lui dis: " J'ai rajeuni de dix-sept ans car il y a dix-sept ans que ta mère avait à peu près ton âge et nous avons quatre petits enfants comme ceux-ci..." La veillée étant arrivée, beaucoup de personnes sont venues me rendre visite. J'ai causé avec elles jusqu'à onze heures sans en éprouver la moindre fatigue. La veillée étant finie nous avons soupé et après avoir fait la prière en famille, nous nous sommes couchés."

Joseph passa les derniers neuf ans de sa vie chez son fils homonyme. Il allait à la messe le dimanche, le lundi, le mercredi et le vendredi avec son fils qui chantait à la messe. Il y est allé le lundi et est décédé subitement le mercredi 5 novembre 1931, durant sa sieste de l'après-midi. Il avait 91 ans.

Lexique: Bossel*: nom Québécois: , gros bourrelet porté sous le corps de la robe pour faire bouffer la jupe.

Effet*: nom Québécois: Marchandise.

Référence: Léandre Bergeron, Dictionnaire de la langue québécoise. VLB éditeur, Montréal, 1980.